



# À propos et au-delà des structuralismes

COMMUNICATION DE WILLY BAL

A LA SEANCE MENSUELLE DU 12 FEVRIER 1983

Les divers modèles scientifiques proposés au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle pour l'analyse des langues, des cultures et des littératures faisaient référence, comme on le sait, à la temporalité — qu'il s'agît du temps théorique de l'évolution ou du temps concret de l'histoire. La notion d'évolution y était centrale. La conception structurale, qui atteint son apogée dans le second tiers du XX<sup>e</sup> siècle, tend au contraire à analyser et à expliquer les phénomènes sans référence temporelle — plus généralement sans référence extrinsèque — et du point de vue d'une totalité organisée.

La formation et la propagation des structuralismes débutent — le fait est bien connu — par la mutation de la linguistique, due à l'enseignement saussurien des débuts du siècle.

La linguistique s'y définit comme l'étude interne et synchronique des états de langue, la langue étant conçue comme un système de signes, entité autonome de dépendances internes. Ainsi *structure* et *immanence* sont-ils les deux mots-clés du structuralisme linguistique.

Si F. de Saussure attribue à la langue une double fonction sociale et sémiologique, il n'est pas douteux cependant qu'à la faveur notamment de la distinction langue/parole, sa linguistique évacue la fonction sociale au profit de la fonction sémiologique. La conception abstraite de la langue détachée de son fonctionnement, de son actualisation en situation entraîne l'attribution à la structure d'un caractère homogène, toute variation étant rejetée dans la parole individuelle et, de ce fait, écartée du champ de la linguistique. La procédure que

développera la version radicale du saussurisme, la glossématique, consiste à réduire les variantes — théoriquement en nombre non-fini — à des invariants en nombre fini. Sur ce plan, un rapprochement peut se faire avec la grammaire générative transformationnelle. Celle-ci représente en effet la compétence linguistique sous la forme d'un système fini de règles qui, à partir d'un nombre restreint, donc fini, de structures phrastiques élémentaires, permettent d'engendrer l'ensemble probablement non-fini des phrases grammaticales de la langue. Il s'agit donc toujours de ramener le multiple à l'un, le non-fini au fini ou la diversité à l'homogénéité.

En anthropologie, passe au premier plan l'idée, déjà conçue par Frank Boas et par Marcel Mauss, de totalité intégrée, cohérente. C'est l'idée que l'on trouve au centre du fonctionnalisme de B. Malinowski et du structure-fonctionnalisme d'A. R. Radcliffe-Brown.

Pour B. Malinowski, l'analyse fonctionnelle a pour but principal d'expliquer les faits anthropologiques, à un niveau quelconque de développement, donc en dehors de toute temporalité, par leur fonction, c'est-à-dire par le rôle qu'ils jouent dans le système total de la culture, par la manière dont ils sont reliés les uns aux autres à l'intérieur de ce système. Le fonctionnalisme a un sens aigu de l'autonomie des cultures et un grand respect des différences entre cultures.

A. R. Radcliffe-Brown pose deux concepts fondamentaux : la structure et la fonction. La première, se référant à la « morphologie » de la société, est définie comme le réseau permettant des relations sociales au sein d'une société. La seconde, se référant à la « physiologie » de la société, consiste, pour un élément socio-culturel, dans le rôle qu'il joue dans la vie sociale en tant que totalité et, par conséquent, dans la contribution que cet élément apporte au maintien de la continuité structurelle. Par ce second point de la définition de la fonction, A. R. Radcliffe-Brown montre que la dimension temporelle ne lui échappe pas. En fait, essayant de concilier le synchronique et le diachronique, la stabilité et le changement, il s'oriente déjà vers un modèle pluridimensionnel.

A la fois méthode d'analyse et ensemble de théories, le structuralisme de Claude Lévi-Strauss a puisé à diverses sources : en anthropologie même, chez M. Mauss et A. R. Radcliffe-Brown, en linguistique, chez Saussure, Troubetzkoy, Jakobson, en analyse littéraire, chez Propp. La structure, selon lui, manifeste les caractéristiques d'un système. Elle est faite de plusieurs éléments dont aucun ne

peut subir de changement sans que des changements interviennent dans tous les autres éléments.

Malgré l'emploi du mot « changement » qui pourrait faire croire que référence est faite à la diachronie, c'est avec Cl. Lévi-Strauss que s'avive l'opposition entre structure et histoire. En effet, sa méthode s'applique par excellence aux sociétés dont on met l'histoire entre parenthèses. Aussi est-il tenté d'en revenir à une dichotomie entre sociétés sans histoire ou du moins sociétés à histoire « froide », c'est-à-dire de conservation, et sociétés à histoire « chaude », c'est-à-dire de renouvellement. La notion de transformation qu'il lie au concept de structure n'a pas de rapport avec l'évolution ; elle est plutôt à rapprocher de la transformation en mathématique ou en linguistique générative transformationnelle. Pour lui, la conséquence de cette liaison est d'imposer à l'analyse la tâche « de définir les structures, de les transformer en manipulant leurs relations internes et d'introduire un ensemble de transformations ainsi réalisées à l'intérieur des connaissances ethnographiques existantes. Grâce à cette méthode, on peut ramener une contingence infinie à une base limitée de principes nécessaires. Ce dont il est maintenant question, ce n'est pas *d'une* société ou *d'une* culture, mais de l'ensemble restreint de possibilités sur la base desquelles se créent toutes les sociétés et toutes les cultures et se développe leur diversité apparemment infinie » (M. Freedman<sup>1</sup>). En somme, une algèbre du social, comme L. Hjelmslev, le chef de file de la glossématique, voulait faire une algèbre du langage.

L'extension de la conception saussurienne de la langue en tant que système sémiologique formel, à d'autres systèmes de signes, quelle qu'en soit la substance, a conduit au structuralisme littéraire, qui a aussi trouvé d'autres sources, principalement dans la phénoménologie et dans l'enseignement de l'école formaliste russe.

Il revendique une sorte de monopole de l'analyse synchronique. Le texte est conçu comme une structure, par analogie avec la phrase, comme si les textes étaient d'immenses phrases dérivées de la langue générale des symboles. Les caractéristiques attribuées au texte sont l'autonomie et la clôture, ce qui permet de l'analyser comme une totalité dont on possède tous les éléments et qui n'accepte

---

<sup>1</sup> Cf. « L'anthropologie sociale et culturelle », dans *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*. Deuxième partie/Tome premier : Sciences anthropologiques et historiques. Esthétique et science de l'art, sous la direction de Jacques Havet. Paris/La Haye/New York, Mouton/Unesco, 1978, p. 3-193. (Le passage cité se trouve à la p. 91.)

qu'une explication immanente, sans référence notamment à l'histoire, à l'auteur, etc. De là notamment le développement d'une poétique narrative. Celle-ci peut être centrée sur l'action, l'analyse s'étageant à trois niveaux : définition des unités narratives minimales, les fonctions (comme chez Propp), combinaison de ces unités ou syntaxe fonctionnelle (par ex., chez Cl. Bremond), niveau sémantique constitué par l'univers thématique du récit. L'analyse peut aussi être centrée sur les personnages, non pour en cerner une psychologie assimilable à celle des personnes, mais considérés d'un point de vue formel, c'est-à-dire comme jouant un rôle déterminé dans le déroulement de l'intrigue (d'où une typologie comme celle d'A. Greimas). On peut aussi centrer l'analyse sur le temps du récit, différent du temps vécu (H. Weinrich, G. Genette). Cl. Bremond propose une « logique du récit » qui essaie « de décrire le réseau complet des options logiquement offertes à un narrateur, en un point quelconque de son récit, pour continuer l'histoire commencée ».

Du point de vue épistémologique, cinq constantes essentielles se dégagent des différents modèles structuralistes proposés en linguistique, en anthropologie et en critique littéraire :

1) la notion de totalité intégrée, autonome, close, relativement stable, ou structure ;

2) la primauté des relations sur les éléments, ceux-ci ne prenant leur signification que dans et par les relations qu'ils contractent entre eux et avec la structure qui les intègre ; le réseau des relations constituant la forme selon Saussure, on peut parler d'une *conception formelle* ;

3) la légitimité exclusive de *l'explication immanente* ;

4) toute référence extrinsèque, notamment au temps, à l'histoire, étant exclue de ce fait, la seule perspective possible est synchronique ou, plus généralement, *a-temporelle* ;

5) le caractère *abstrait*, obtenu par la réduction des variantes à des invariants, du non-fini des réalisations contingentes au fini des prémisses (unités minimales, règles ou principes), la diversité non-finie du réel s'expliquant par les possibilités de la combinatoire des éléments structuraux.

Ce dernier point concorde exactement avec la thèse générale formulée par L. Hjelmslev pour les sciences humaines et qui peut être résumée comme suit : à

chaque *processus* (un texte, par exemple) correspond un *système*, sur la base duquel le processus peut être analysé et décrit avec un nombre limité de prémisses ou éléments, qui servent constamment dans différentes combinaisons. Les éléments peuvent être classés selon leurs possibilités combinatoires. En faisant un compte général et exhaustif des combinaisons possibles, on atteindrait le niveau d'une science systématique, exacte et généralisante, dont la théorie prévoit tous les événements (combinaisons possibles) et établit les conditions de leur réalisation.

\*

A partir des années 60, semble s'ouvrir une nouvelle phase dans l'analyse des faits linguistiques, culturels et littéraires. Des modèles pluridimensionnels sont proposés, qui tentent de dépasser certaines oppositions apparues sous le règne des structuralismes, telles les oppositions entre synchronie et diachronie, statisme et dynamisme, structure et histoire, facteurs internes et facteurs externes.

Identifier la synchronie et la statique a été une des grandes tentations du courant structuraliste. Et cependant, dès 1931, R. Jakobson dénonçait une telle opération comme un rétrécissement illégitime du cadre de la synchronie. Il ajoutait : « La liaison de la statique et de la dynamique est une des antinomies dialectiques les plus fondamentales qui déterminent l'idée de langue. » La validité de ce principe ne se limite pas à la langue.

Le fonctionnalisme anthropologique surtout s'était fondé sur la notion de « totalité intégrée », comme le saussurisme sur la notion de « système homogène », la stabilité — relative sans doute — caractérisant l'une et l'autre.

En anthropologie, une certaine image des sociétés dites traditionnelles était devenue classique : des sociétés intégrées, en parfait équilibre, statiques.

Déjà cependant A. R. Radcliffe-Brown n'excluait pas les faits de déséquilibre et donc le changement.

À l'heure actuelle, un courant constitué par des chercheurs de tradition et de formation différentes, s'est formé, que représente en France de façon typique *l'anthropologie dynamique* de Georges Balandier.

L'image des sociétés traditionnelles s'est modifiée au point qu'on a pu parler de « la mort du primitif ». Le *changement*, non seulement s'impose à l'observateur

parce que ces sociétés ont été bouleversées par l'impact du monde moderne — fait historique, contingent — mais parce que le changement est inhérent à toute réalité sociale. Indépendamment du choc de l'histoire, ces sociétés elles-mêmes étaient des lieux de tension, de conflits, en équilibre précaire, hétérogènes aussi. Ainsi le concept même de changement, naguère banni par les tenants de la totalité parfaitement intégrée, est-il réhabilité et placé au cœur même de l'interprétation de la vie sociale. Le processus global du changement doit être envisagé ; on n'y arrive qu'en le mettant en situation, en définissant la situation dans laquelle il se produit : c'est le concept de « situation sociale » de M. Gluckman ou pour l'Afrique noire, le concept introduit par G. Balandier de « situation coloniale ». Cette situation doit être saisie dans son ensemble et en tant que système.

Reconnaissance de l'hétérogénéité : « Avec force, G. Balandier a insisté sur l'hétérogénéité de toute société parce qu'elle est la résultante d'une histoire. Des éléments d'origine et d'« âge » différents y sont repérables, qui peuvent éventuellement entrer en contradiction les uns avec les autres ; ils ne sont pas toujours adaptés les uns aux autres, et la société ne les utilise pas tous avec un égal bonheur (P. Mercier<sup>2</sup>).

C'est là le principe d'un modèle « variationniste » que nous retrouverons en linguistique. Ainsi, la dynamique et l'hétérogénéité pénètrent-elles dans la notion même de système.

Autre modification épistémologique : à côté de la causalité interne à laquelle s'étaient référés la plupart des anthropologues depuis les évolutionnistes jusqu'à Durkheim, la causalité externe fait un retour en force, avec les défis lancés aux sociétés par l'histoire, avec les rencontres de civilisations. Roger Bastide, entre autres, veut conjuguer la causalité qui a son point de départ dans le milieu interne et celle qui provient des contacts de civilisations.

La dynamique socio-culturelle va ainsi raviver l'intérêt historique ; la dichotomie structure-histoire va être transcendée, les deux termes en seront placés non plus en relation d'exclusion mais en relation dialectique.

Comment le linguiste ne serait-il pas frappé par de multiples analogies ?

Dès les thèses du cercle de Prague (1929), R. Jakobson affirmait le dynamisme de la synchronie dans la coexistence en un même état de langue,

---

<sup>2</sup> Cf. *Histoire de l'anthropologie*, Paris, P.U.F., Coll. « SUP, Le Sociologue », 1971, p. 172.

notamment sous la forme de variantes stylistiques, d'éléments sentis comme archaïques ou novateurs, ou encore d'éléments plus ou moins productifs, si bien que même la description synchronique ne peut éliminer la notion de changement. « L'esprit de l'équilibre et la tendance simultanée vers sa rupture constituent des propriétés indispensables du tout qu'est la langue », écrivait-il par ailleurs.

Conciliation indispensable du statique et du dynamique mais aussi du synchronique et du diachronique, comme l'affirmaient W. von Wartburg, E. Coseriu ou, plus récemment Bernard Pottier, que je cite : « La synchronie, nécessaire pour saisir les données, n'existe pas. Il faut donc, dès que possible, rétablir le dynamisme du langage en la complétant par des indices évolutifs. Car le *temps* est partout, et est la cause de l'évolution constante des organisations sémantiques, syntaxiques et phoniques<sup>3</sup>. »

Le recours à une double causalité, transcendant l'opposition externe/interne, est affirmé par des linguistes de tendances très différentes comme Walther von Wartburg et André Martinet.

Parmi les facteurs externes, se rencontrent les faits d'interférence linguistique. Si même on tend maintenant à réduire la capacité explicative — parfois exagérée — de ces phénomènes, il n'en reste pas moins qu'on leur attache légitimement beaucoup d'importance.

Une rupture épistémologique considérable consiste dans la dissociation de la notion de structure et de l'attribut d'homogénéité. Elle est due à ce qu'il faut bien appeler la révolution sociolinguistique, menée notamment par William Labov, à partir des années 1960. C'est ici qu'il convient de parler de révolution et non, comme on l'a fait abusivement, à propos de la grammaire générative et transformationnelle, laquelle s'inscrit dans une tradition idéaliste et rationaliste.

Il faut sans doute rendre justice à des précurseurs comme Hugo Schuchardt qui, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, affirmait l'hétérogénéité de toute langue ou parler, liée en partie d'ailleurs au phénomène de *Sprachmischung*, dont il fut le pionnier, ou encore comme Antoine Meillet qui associait la variation linguistique

---

<sup>3</sup> Cf. « Au-delà du structuralisme », dans XVI<sup>e</sup> Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques. Actes. Tom I. Sessions plenàries i taules rodones, Palma de Mallorca, Editorial Moll, 1982, p. 177-179.

aux facteurs sociaux. Mais nous devons reconnaître que l'influence du saussurisme empêcha leurs voix, avant 1960, d'avoir l'écho qu'elles méritaient.

Briser l'identification de la structure et de l'homogénéité, faire reconnaître la variation inhérente à tout système linguistique, mieux encore faire reconnaître qu'une partie fondamentale des variations est instituée socialement, gouvernée par des règles, fait partie du système, tel est l'essentiel du programme de W. Labov, dans le cadre duquel se placent de nombreux travaux réalisés en sociolinguistique.

La reconnaissance de ces variations<sup>4</sup> nous amène à rejeter la définition courante de la communauté linguistique comme un groupe de locuteurs qui utilisent tous les mêmes formes, au profit de la conception d'un groupe de locuteurs à qui s'imposent les mêmes normes quant à la communication linguistique.

À partir de là, la notion de compétence s'étend à un modèle global réunissant de façon hiérarchisée, la compétence linguistique proprement dite, la compétence épilinguistique, c'est-à-dire l'aptitude des locuteurs à porter des jugements relativement aux variétés linguistiques employées, et la compétence de communication.

On peut définir celle-ci comme la connaissance des règles psychologiques, sociales et culturelles qui gouvernent l'utilisation de la parole dans un contexte social donné, ce qui suppose non seulement la maîtrise du répertoire verbal de la communauté considérée mais aussi la connaissance des règles qui régissent le passage d'une variété sociolinguistique à une autre. La compétence de la communication engendre des messages verbaux dont la qualité principale est d'être appropriés à une situation, c'est-à-dire acceptables au sens le plus large du terme.

Soit dit par parenthèse, une telle extension de la notion de compétence devrait avoir une incidence sur les modèles pédagogiques, dans le sens du passage de l'enseignement de la langue à celui de l'ethnocommunication.

---

<sup>4</sup> On répartit souvent les variations linguistiques en quatre catégories variations dans le temps (ou diachroniques), variations dans l'espace (ou diatopiques), variations en rapport avec les groupes sociaux (ou diastratiques), variations selon les situations de communication (ou diaphasiques). Si les deux premières catégories ont reçu un statut scientifique à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de la linguistique historico-comparative, de la dialectologie et de la géographie linguistique, la reconnaissance des deux dernières ou du moins leur constitution en objet de science est récente et due principalement à l'essor de la socio-linguistique.

Par la notion d'énonciation, la langue est mise en situation et le rôle du locuteur, c'est-à-dire du sujet d'énonciation, est réinstauré en linguistique.

L'énonciation est un acte, individuel en même temps que social. En tant qu'acte individuel, elle exprime la liberté du locuteur à l'intérieur des contraintes socio-culturelles et particulièrement linguistiques. En tant qu'acte social, elle s'insère dans l'ensemble d'un comportement, soumis à des conditions de possibilité et d'efficacité, à des normes sociales et déployant des forces capables de produire des effets déterminés : c'est la composante *pragmatique* du langage, déjà entrevue par K. Bühler dans les années 1930 et développée surtout par l'école d'Oxford (Austin, Searle) et en France, entre autres, par Oswald Ducrot.

Mais à l'explicite de l'énoncé, produit de l'énonciation, est sous-jacent de l'implicite, dit dans le contexte ou non dit mais contenu dans la situation ou présupposé soit en vertu de principes logiques qu'on peut croire universels (comme le principe de non-contradiction), soit en vertu de savoirs culturels spécifiques.

En outre, l'ensemble du message fait référence à un niveau conceptualisé, le lieu des *noèmes* c'est-à-dire des éléments de sens déliés des langues, auxquels se réfère, par exemple, l'analyse sémantique componentielle.

La reconnaissance de toutes ces composantes ou conditions de l'acte langagier entraîne à la fois un élargissement et une « désautonomisation » de la linguistique. Celle-ci ne peut plus s'isoler des autres sciences humaines. *L'analyse des structures immanentes, restant nécessaire, devient insuffisante.*

Dans la constitution d'un modèle taxinomique du commentaire littéraire, le texte peut, me semble-t-il, être considéré comme situé au point d'intersection de deux axes, dont chacun est bipolaire. Au total, cinq points figurent dans ce schéma.

L'un des axes — nous le dénommerons psycho-sociologique — unit le pôle individuel : l'homme et/ou l'auteur, et le pôle social : société et culture.

L'autre axe — que nous appellerons sémiologique — unit forme et vision du monde. Par forme, nous entendons les fonctions et leurs combinaisons, les structures, les procédés langagiers, bref tout ce qui ressortit à l'analyse formelle. La vision du monde inclut la thématique, la symbolique.

Ce qu'on dénomme couramment « structuralisme littéraire » se situe essentiellement sur l'axe du sémiologique. Une tension constante s'y développe

entre les deux pôles, dont l'un, la forme, renvoie explicitement à une réflexion sur la langue, l'autre, la vision, renvoyant implicitement au psychanalytique. Concilier ces deux pôles, essayer de montrer la solidarité d'un univers mental et d'une construction sensible, d'une vision et d'une forme, est, par exemple, la visée d'un Jean Richard dans *Forme et signification* (1963).

L'ancien modèle favori de l'histoire littéraire «l'homme et l'œuvre» allait de l'individu (biographie de l'homme-écrivain) au texte. Un autre modèle essayait d'expliquer le texte à partir de la société. On peut synthétiser ces deux modèles comme représentant une même démarche causale et génétique, trouvant son point de départ dans des faits historiques et extrinsèques à l'œuvre, démarche située tout entière sur un seul axe, l'axe psycho-sociologique.

Je crois d'abord qu'un acquis de la critique littéraire contemporaine est d'avoir fait reconnaître la primauté du texte.

Examinons, à titre d'exemples, quelques modèles littéraires d'aujourd'hui en fonction du schéma proposé.

Prenons d'abord le cas d'un modèle d'inspiration marxiste le structuralisme génétique de Lucien Goldmann, dans la ligne de Lukàcs. Son hypothèse fondamentale se formule comme suit : « le caractère collectif de la création littéraire provient du fait que les *structures* de l'univers de l'œuvre sont homologues aux structures mentales de certains groupes sociaux ou en relation intelligible avec elles ». Ainsi l'axe sémiologique est-il explicitement relié au pôle social du second axe et par là, à l'histoire.

Considérons d'une façon plus générale la sociocritique comme préalable, elle reprend la notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire ; mais la finalité est différente puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique consistent à restituer au texte sa teneur sociale. D'autre part, elle a à résoudre le problème que posent les rapports entre les conditionnements sociaux qui sont généraux et des phénomènes littéraires qui sont individuels, particuliers. Elle en cherche surtout la solution dans l'étude psychanalytique et psychologique : il s'agit d'observer la genèse de l'individuel à partir de conditionnements collectifs. La sociocritique, partant du texte, parcourt ainsi les deux axes.

Voyons maintenant l'analyse thématique, qui s'inscrit sur l'axe sémiologique. Sans doute peut-on considérer les thèmes dans leur signification symbolique, c'est-à-dire à l'intérieur d'un système de signes dans lesquels les formes du monde naturel ou humain sont chargées d'une signification analogique. Mais cette symbolique — dans sa configuration du moins — renvoie à un groupe socio-culturel spécifique, avec son inconscient collectif (Jung). Liaison donc d'un pôle de l'axe sémiologique avec le pôle social de l'axe psycho-sociologique. On peut aussi, dans le cadre de l'analyse thématique, avec J.-P. Weber, définir le thème comme « un événement ou une situation (au sens le plus large du mot) infantiles, susceptibles de se manifester — en général inconsciemment — dans une œuvre ou un ensemble d'œuvres d'art ». Nous voici renvoyés de l'axe sémiologique au pôle individuel du second axe (psychologie et inconscient individuel, dans la postérité freudienne). Cette perspective commande la psychobiographie, la pathographie, plus généralement la psychocritique.

Un néo-structuralisme tend à se manifester, qui accepte de situer historiquement les systèmes formels dont il étudie le fonctionnement synchronique. « Comment le critique se hasarderait-il à conférer une fausse intemporalité aux structures qu'il sait fort bien avoir prélevées dans le cours d'une histoire, à un moment ponctuel x d'une évolution diachronique ?... La structure objective de l'œuvre fixe la forme achevée de la relation ; toutefois la tension qui dresse cette forme dans son espace, qui la déroule dans sa durée propre, est un vecteur historique dont la critique ne devrait jamais méconnaître la présence » (J. Starobinski<sup>5</sup>).

L'histoire littéraire, de son côté, dans la mesure où, admettant la primauté du texte, elle tente d'en dégager les indices d'une singularité psychique ou d'une situation sociale particulière, se doit d'accepter, au moins partiellement, des techniques empruntées à la linguistique, à la sociologie, à l'anthropologie sociale et culturelle, à la psychanalyse. Ainsi s'oriente-t-elle vers des horizons plus larges qui sont ceux de l'histoire culturelle.

On voit qu'à la prédominance dont jouissait naguère un formalisme immanentiste tend à se substituer une *pluralité de modèles pluridimensionnels*. Dans

---

<sup>5</sup> Cf. « Littérature », *Tendances principales de la recherche...*, *op. cit.*, p. 822-836. (Le passage cité se trouve p. 831- 832.)

ce domaine aussi, l'opposition structure-histoire tend à être dépassée. Si les structures immanentes restent un objet d'analyse nécessaire, elles ne sont plus tenues pour suffisantes. La causalité externe — d'ordre individuel ou socio-culturel — fait un retour en force. Le recours à d'autres sciences humaines s'avère indispensable.

Ainsi les tendances actuelles pourraient être synthétisées en cinq points :

1) Un besoin accru d'interdisciplinarité et une convergence des sciences humaines et particulièrement des trois disciplines concernées. Cette tendance se manifeste entre autres par la création de disciplines en chevauchement, telles l'ethnolinguistique, la psycholinguistique, la sociolinguistique, ou par l'orientation de l'histoire littéraire vers l'histoire culturelle, ou encore par l'intérêt porté par les anthropologues aux langues et littératures. Cette convergence est due à de nombreux facteurs, entre autres :

– l'identité des principales influences reçues : marxisme, psychanalyse, structuralisme ;

– le rôle important, voire central, attribué à la communication, non seulement en linguistique et, bien sûr, en littérature mais aussi en anthropologie, spécialement chez Cl. Lévi-Strauss avec le schéma ternaire d'analyse des règles du jeu social : communication des femmes (mariage, structures de parenté), des messages (langage), des biens et services (économie) ;

– l'extension, à partir de la linguistique, des notions corrélatives de *système sémiologique (ou sémiotique)* : sémiotique de l'inconscient, des codes de parenté, du corpus mythique, des relations sociales, sémiotique littéraire, etc., et de *texte*, étendu à tous les ensembles et systèmes signifiants.

2) Le retour du *sujet*, que la phase précédente avait évacué, le signe, la structure ou la fonction se substituant à l'homme. Or, nous voyons, de façon particulièrement manifeste, se réintroduire le sujet en linguistique, notamment avec les « instances du discours » d'E. Benveniste, et en critique littéraire, avec la psychocritique et, dans une certaine mesure, avec la sociocritique. En anthropologie, le rapport entre l'individuel et le social traverse ou recouvre les débats suscités par toutes les opérations théoriques ; avec l'instauration de modèles variationnistes, l'individuel semble gagner en présence. Certes, il ne s'agit plus de l'individu conçu comme un absolu : la personnalité est relativisée par le rôle de

l'inconscient (individuel ou collectif) d'une part, des structures et infrastructures sociales, d'autre part.

3) Si le point de vue immanent est toujours reconnu comme nécessaire, il n'est plus tenu pour suffisant ; la causalité externe revient en force ; c'est là un autre facteur de l'interdisciplinarité dont il a été question plus haut.

4) En liaison avec le retour du sujet et celui de la causalité externe, une dimension historique se trouve intégrée dans les nouveaux modèles proposés. Les oppositions structure/histoire, statique /dynamique sont en voie de dépassement.

5) Une dissociation entre la notion de système et l'attribut d'homogénéité conduit, surtout dans l'analyse des structures collectives, à des modèles variationnistes, intégrant la variation au système.

Il m'apparaît donc qu'après un long passage par un formalisme, qui eut ses raisons, ses vertus, son efficacité mais qui, à force d'abstraction, réduisant l'objet et éliminant le sujet, s'enfermait dans sa propre construction, anthropologie, critique littéraire et linguistique sont en train de reprendre un « visage humain ».

Copyright © 1983 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Willy Bal, *À propos et au-delà des structuralismes* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1983. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >